

L'Univers illustré

JOURNAL HEBDOMADAIRE

MEMOIRE
SOMME
N° 41
1888

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Vente au numéro et Abonnements :
Rue Auber, n° 3, place de l'Opéra
40 centimes le numéro.

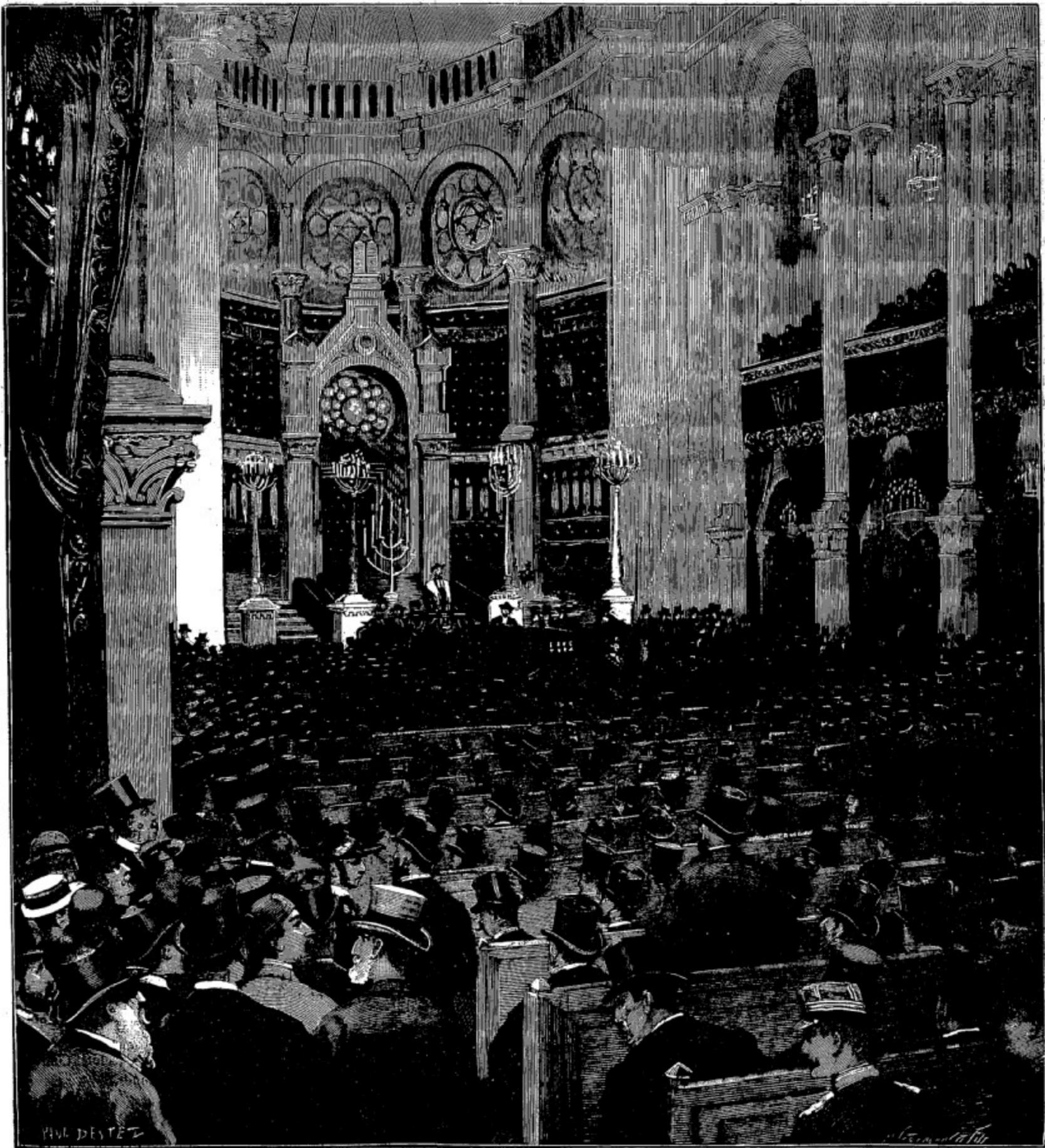
N° 1749

31^e Année. — 29 Septembre 1888.

LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS

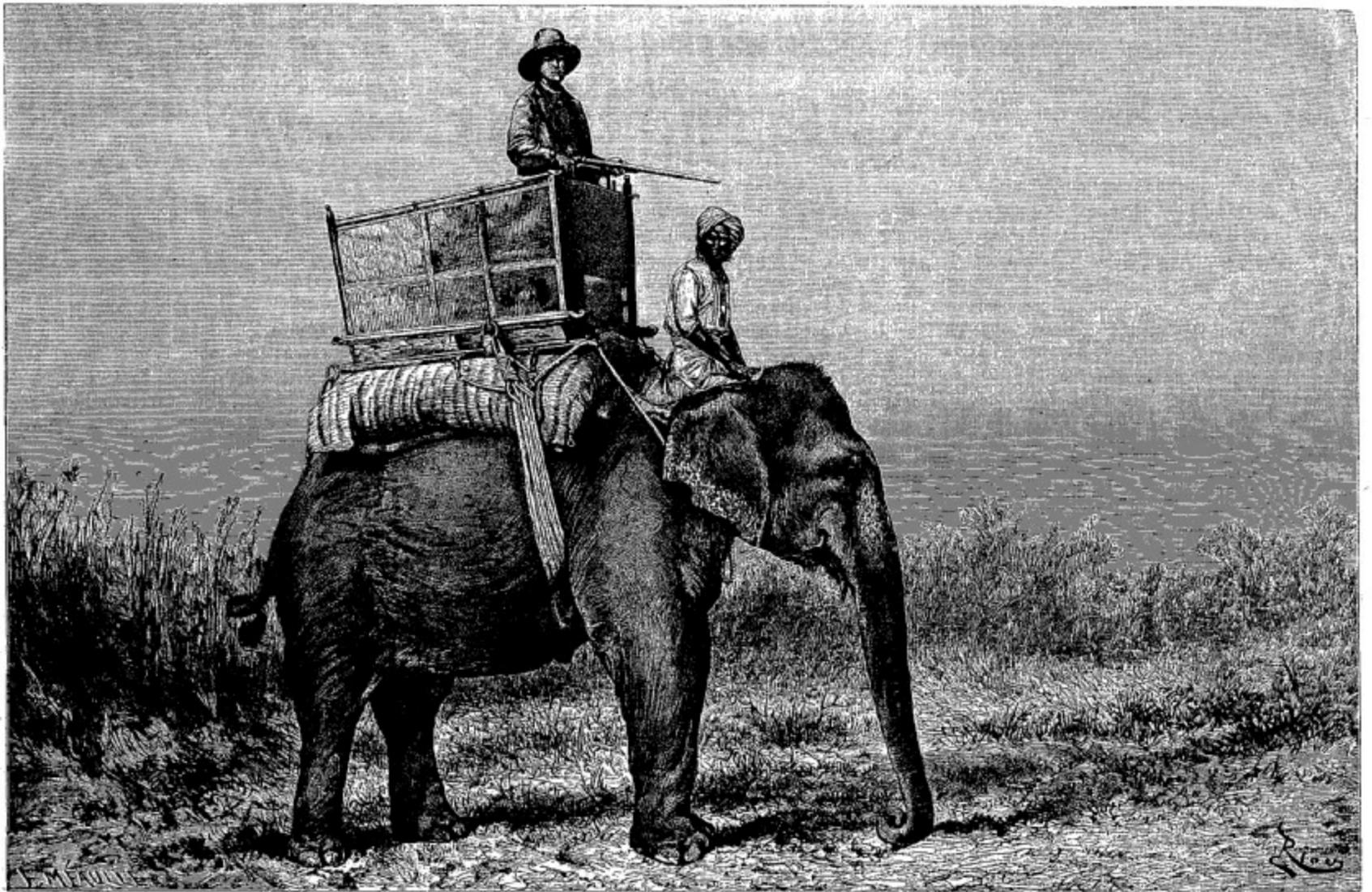
PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE Un an 22 fr. » Six mois 11 fr. 50 » Trois mois 6 fr. »
UNION POSTALE.. — 23 fr. » — 12 fr. » — 6 fr. 50
COLONIES ET PAYS D'OUTRE-MER, le port en sus suivant les tarifs.



PARIS. — LES FUNÉRAILLES DE M. LAZARE ISIDOR, GRAND-RABBIN DE FRANCE, A LA SYNAGOGUE DE LA RUE DE LA VICTOIRE.

(Dessin d'après nature de M. Paul Destez.) — Voir page 611.



Le duc d'Orléans en aoudah.



Colonel de Parsoval. Prince Henri d'Orléans. Jaak Shikarri, hindou.
 Duc d'Orléans. Le Docteur Marquis de Morès. P. de Boissy. M. Gwatkin Williams.

Les chasseurs et le premier tigre.

LE DUC D'ORLÉANS AUX INDES. — (Dessins de M. Riou, d'après les photographies de l'album du prince Henri d'Orléans.) — Voir page 618.

rigoureusement interdit, celui de la politique. La religion était pour lui la terre sacrée, la ville de refuge ouverte à tous et où tous devaient pouvoir se rencontrer, et si l'empire songea à faire entrer M. Isidor au Sénat, ce fut à la suite d'une manifestation touchante, unanime, d'une pétition que signa, on peut dire, tout le judaïsme français, pour demander cette haute faveur pour son chef bien-aimé, et à laquelle des républicains éprouvés comme Crémieux et Michel Alcan n'hésitèrent pas à apposer leurs noms. Il aimait trop sa patrie pour ne pas être profondément affligé des divisions qui la désolent, car l'amour de la patrie, l'amour de la France, voilà quel était un des sentiments dominants de son âme, le thème inépuisable de son éloquente parole. Il l'aimait d'un amour profond et ardent, mais qui n'avait rien d'étroit, rien d'exclusif, qui se confondait pour lui avec l'amour de la justice et l'amour de l'humanité, car il aimait la France comme Alsacien, comme Français, mais aussi comme Israélite, parce qu'il voyait en elle l'initiatrice généreuse de tous les progrès, la propagatrice magnanime des idées de liberté, d'équité, et de fraternité universelles qui constituaient sa foi et son espérance suprêmes.

L. LEHMANN.

Le prince Henri d'Orléans, fils aîné du duc de Chartres, vient de rentrer en France, après un séjour de plusieurs mois aux Indes, où il s'est rencontré avec son cousin, le duc d'Orléans, fils aîné du Comte de Paris. De ce voyage, qui a été singulièrement pittoresque et accidenté, le jeune prince a rapporté toute une série de notes écrites au jour le jour et tout un album de photographies d'après nature. Les notes sont ce que l'on peut imaginer de plus vivant, de plus alerte, de plus juvénile et de plus charmant : on pourra d'ailleurs en juger l'hiver prochain, car elles formeront un volume qui sera livré au public et qui sera lu avec un intérêt tout particulier. Quant aux photographies, de véritables œuvres d'art, ce sont autant de petits tableaux de l'aspect le plus animé et d'une absolue vérité. Nous avons demandé au prince Henri l'autorisation d'en faire reproduire quelques-unes pour les mettre sous les yeux des lecteurs de notre journal, et il a bien voulu nous accorder cette faveur avec une parfaite bonne grâce. Nous avons donc choisi quatre d'entre elles, qui paraîtront dans nos numéros d'aujourd'hui et de la semaine prochaine. Un des hommes les plus compétents de France en matière cynégétique, M. Donatien Lévesque, l'auteur de ce beau livre : *Déplacements de chasse en France et en Angleterre*, a eu l'extrême obligeance de se mettre à notre disposition pour écrire l'article qui va suivre et qui sera le commentaire le plus exact et le plus intéressant que nous pouvions souhaiter pour nos gravures.

On appréciera le prix exceptionnel de cette double bonne fortune, sans que nous ayons besoin d'y insister davantage; et nous sommes sûrs d'être les interprètes de nos lecteurs en joignant leurs remerciements les plus chaleureux à ceux que nous adressons personnellement à Monseigneur le Prince Henri d'Orléans et à M. Donatien Lévesque.

LE DUC D'ORLEANS AUX INDES

S. A. R. M^{re} le Duc d'Orléans est actuellement aux Indes, à apprendre le métier de soldat; accompagné du colonel de Parseval, il a rejoint, à Chakrata, dans l'Himalaya, son régiment, le 60^e rifles.

Cette garnison serait trouvée un peu sévère et l'école un peu lointaine par bien des mères que j'ai entendues se lamenter au départ de leur fils allant faire un an de volontariat à quarante kilomètres du toit maternel. Mais M^{re} le Comte de Paris et M^{me} la Comtesse de Paris pensent qu'ils ne doivent reculer devant aucun sacrifice pour faire de leur fils un prince royal digne de ce nom, et ils estiment que la vie des camps, sous le soleil brûlant qui bronze le visage, trempe le corps et l'âme et fortifie le cœur.

Tout y concourt là-bas, les exigences du service et de la discipline, et jusqu'aux plaisirs de ces longues

journées de chasse, à la poursuite des grands animaux, que pratiquent, avec tant de persévérance et d'ardeur les officiers de l'armée des Indes.

A tout prix, même au péril de leur vie, il faut qu'ils fassent du sport. Aussi, à peine arrivé dans le pays et tout en remontant vers le campement du régiment qu'il allait rejoindre, le Duc d'Orléans a-t-il voulu essayer son adresse; et, en compagnie de son cousin le Prince Henri, fils du Duc de Chartres, il a organisé une chasse aux tigres.

L'expédition était sous la direction de M. Williams, agent du rajah de Purneah, déjà depuis de longues années établi dans les Indes, très au courant de ces sortes de choses, et que le vice-roi, lord Dufferin, avait désigné à cet effet.

Voici les noms des autres personnes qui la composaient :

Le colonel de Parseval, un des meilleurs officiers de l'armée française, qui a renoncé au bel avenir qu'il pouvait espérer, dans une carrière très brillamment commencée, pour se consacrer à l'éducation militaire du Prince.

M. de Boissy, compagnon de voyage du Prince Henri.

C'est aussi un officier français très distingué, qui a donné sa démission.

Un médecin, M. Forsyth, ancien médecin de l'armée anglaise. MM. Williams et Forsyth sont déjà venus en Angleterre et retournés aux Indes. La facilité avec laquelle ils accomplissent ce voyage n'est égale qu'à la difficulté que nous avons à l'entreprendre.

Le marquis de Morès, fils aîné du duc de Vallombrosa, et la marquise de Morès.

Puis, comme on dit dans *les Brigands* d'Offenbach : « quelques seigneurs sans importance ».

Dans une série de photographies, dont sont tirées celles que *l'Univers illustré* publie aujourd'hui et que la maison Calmann Lévy va faire paraître prochainement, le Prince Henri les a tous représentés.

C'est Laya, la femme de chambre de M^{re} de Morès, qui fume tranquillement sa pipe, accroupie devant la tente de sa maîtresse, avec le calme d'une personne qui sait bien qu'on ne lui en fera pas reproche.

C'est Tom, le fox-terrier blanc avec la tête noire marquée de feu, compagnon amusant et fidèle auquel on fait répéter les tours de son répertoire, et qui se tient sur son derrière aussi raide qu'un fantassin anglais à la parade.

Puis les chasseurs népaulois, qui portent leur couteau national à la ceinture. La plaque d'or qui décore leur front est l'insigne qui les fait connaître comme officiers des éléphants du rajah.

Il y a aussi Pritchard, l'intendant du camp. Avec les déplacements continuels, les repas du matin et du soir et la collation du milieu du jour, son rôle n'est pas une sinécure.

Et encore Léon, le piqueur, qui a obtenu la permission de quitter le château d'Eu et d'accompagner le Prince.

Enfin les domestiques, traqueurs, mahouts ou conducteurs d'éléphants, palefreniers, armuriers, cuisiniers, apprêteurs de peaux... une véritable armée de six cents hommes, les bœufs qui traient des charriots, les chevaux de selle et cent trente éléphants.

Mais non! ce n'est pas au nombre des seigneurs sans importance qu'il faut ranger les éléphants, car c'est sur eux, au contraire, que pèsent la plus lourde responsabilité et la plus lourde charge. Sur leur dos se place l'aoudah. C'est cette grande boîte que représente la gravure et dans laquelle le chasseur se tient debout, sans aucun moyen de diriger l'animal, se confiant à son courage, à son intelligence et à l'habileté et au sangfroid du conducteur, du mahout.

Ce petit homme, perché à califourchon sur la tête de l'éléphant et balancé d'un côté sur l'autre à chaque pas, peut paraître assez insignifiant tout d'abord, mais on ne tarde pas à se rendre compte de l'importance de son rôle. Armé d'un instrument de fer composé d'un aiguillon et d'un crochet, c'est lui qui mène

tout. Un coup de pointe sur la tête est un signal d'avancer, un coup de crochet sur l'oreille est pour tourner à droite ou à gauche; sur le front, c'est pour arrêter.

Sous cette direction, un éléphant chasseur bien dressé battra le terrain comme un chien couchant, marchant sans bruit à travers les buissons, examinant les fourrés les plus épais pas à pas; sur un ordre, il donnera des pierres pour lancer dans les endroits où l'on suppose un tigre caché ou les lancera lui-même avec sa trompe.

Si le tigre se lève, il s'arrêtera dans l'immobilité la plus complète, pour permettre à son maître de tirer; et si le redoutable félin blessé se retourne et se lance sur lui, il ne bronchera pas et restera en place, face à l'ennemi, laissant au fusil du chasseur le soin de le défendre.

Il ne doit pas se montrer trop entreprenant et essayer d'entrer lui-même en lutte. Dans l'effort qu'il ferait pour écraser le tigre sous ses pieds, il risquerait fort de culbuter ceux qu'il porte.

Il est bon d'avoir toujours auprès de l'éléphant sur lequel on est monté au moins un autre éléphant qui le rassure en lui tenant compagnie.

Comme les enfants, ces grandes bêtes-là ont moins peur quand elles sont deux ensemble.

Et comme le cheval, elles ont vite apprécié l'homme qui les conduit.

Elles vont de l'avant tant qu'on veut sous une impulsion ferme qui n'hésite pas, mais elles reculent quand elles sentent une main qui tremble.

Pour battre la jungle, on met tous les éléphants en ligne, ceux qui portent les aoudahs et tous les autres, et l'on marche en ordre devant soi.

Le lieu choisi pour chasser était une plaine, sur le bord de la rivière Kosi, dans le territoire du Népal, un des deux États indépendants (l'autre est le Boutan) situés au nord du Gange, au sud de l'Himalaya, aux pieds du mont Gaurisankar ou mont Everest, la plus haute montagne du globe dont le sommet atteint à 8,840 mètres au-dessus du niveau de la mer, presque deux fois l'altitude du Mont-Blanc qui est de 4,810 mètres.

Autrefois il n'était pas nécessaire d'aller si loin des côtes, mais les officiers anglais, en s'avançant peu à peu dans l'intérieur, ont repoussé devant eux les tigres et il faut s'enfoncer chaque jour davantage pour en trouver en abondance.

Les hardis chasseurs ont été largement récompensés de leur peine dans cette expédition qui dura six semaines, du 1^{er} mars au milieu d'avril. Ils ont tué vingt et un tigres.

C'est le chiffre le plus élevé obtenu dans les chasses qui ont eu lieu depuis quinze ans, à l'exception de celles organisées pour le Prince de Galles lors de son voyage qui mit l'Inde entière sur pied.

Le Duc d'Orléans, pour sa part, a tué huit tigres, dont deux ensemble, le mâle et la femelle, l'un du coup droit, l'autre du coup gauche, avec son fusil « Paradox », de la maison Holland et Holland de Londres.

L'invention du paradox est due au colonel Fosbery, mais c'est MM. Holland et Holland qui l'ont perfectionnée.

C'est un fusil à deux coups, avec chiens ou sans chiens, du calibre 16, 12, 10 ou 8, ne pesant pas plus qu'un fusil de chasse ordinaire, dont il a absolument l'apparence.

Il est à âme lisse, avec une rayure de quelques centimètres de longueur près de la bouche, et l'expérience faite et répétée indéfiniment en public a démontré qu'il portait le plomb aussi bien que les meilleurs fusils entièrement à âme lisse et la balle jusqu'à 100 mètres avec la précision d'une carabine express.

C'est la combinaison de ces deux qualités qui en font une arme inappréciable pour chasser dans l'Inde, car il suffit d'avoir manié les armes à feu pour comprendre combien, pour tirer un tigre, le fusil avec lequel on vient de tuer une centaine de bécassines est mieux en

main qu'une carabine dont on n'a que rarement l'occasion de se servir, et vous met conséquemment plus à l'aise.

La balle sort du canon avec la même rapidité que d'un canon entièrement lisse; elle est conique, creuse, expansive (je ne dis pas explosible) et produit, en s'élargissant, une blessure effroyable et l'effet foudroyant qu'on est en droit de rechercher quand on s'attaque à des animaux qui peuvent vous tuer si vous ne leur donnez pas la mort instantanée.

Le fusil paradox coûte de 30 à 50 guinées, c'est-à-dire de 800 à 1,300 francs environ.

Le tir est le même avec tous. Cesont les détails qui en augmentent le prix. Ainsi, au-dessous de 1,000 francs, on ne peut pas les avoir sans chiens, ou pour parler anglais « Hammerless ». La vente d'une arme spéciale pour chasser le tigre n'est pas assez courante pour qu'en recommandant le paradox je m'expose à encourir le reproche de faire tort à l'armurerie française.

Le Duc D'Orléans avait en outre une carabine express et ce qu'il appelle son vieux seize.

Il a tué beaucoup de vautours au vol, à balle, et une énorme quantité de sangliers, de cerfs et d'oiseaux curieux de toute sorte, entre autres des marabouts.

Le marabout est un grand oiseau du genre cigogne que connaissent bien tous ceux qui sont allés à Calcutta ou à Chandernagor, cette ville jadis si florissante, aujourd'hui débris sans importance de nos belles possessions dans l'Inde. Les marabouts y font l'office de répurgateurs, comme les chiens à Constantinople et, comme eux, ils sont protégés par la police. Celui qui tue un marabout paye une grosse amende. Il est curieux de voir sur leurs grandes pattes circuler tranquillement dans les rues, au milieu des passants, ces grands oiseaux qui semblent faire partie de la population.

Mais au pied de l'Himalaya, dans le Népal, le marabout est un gibier sauvage dont les plumes ondoyantes et légères, font désirer légitimement la capture.

Parmi les envois que le prince a faits se trouvent deux tigres morts-nés dont la peau porte déjà, avec des nuances seulement atténuées, les mêmes marques que l'animal adulte. On m'avait dit que c'était une grande rareté, que le musée de Kensington était peut-être le seul à posséder les pareils. Je m'y rendis et au-dessus d'un tigre énorme et qui, quoique empaillé, fait encore peur à voir, il y en a effectivement deux petits, mais ils sont placés trop haut. Heureusement, un garçon de salle, qui lavait les carreaux, me vint en aide, et, grimpé sur son échelle, je pus lire qu'ils étaient nés au jardin zoologique.

DONATIEN LEVESQUE.

(A suivre.)

THÉÂTRES

Une semaine laborieuse. — Opéra : début de M^{lle} Augussol. — Théâtre-Français : *François le Champi*. — Opéra-Comique : reprise du *Roi d'Ys* et début de M. Salésa. — Gymnase : *Les Femmes nerveuses*, comédie en quatre actes, par MM. Blum et Toché. — Variétés : rentrée de M^{lle} Judic. *La Corde sensible* et *le Fiacre 117*. — Gaîté : reprise du *Dragon de la reine*. — Menus-Plaisirs : *l'Œil crevé*.

Nous venons de traverser une bien rude, mais aussi, est-il juste d'ajouter, une bien agréable semaine. Il faut, pour s'y reconnaître un peu, procéder par ordre et sans souci de la hiérarchie.

Cette huitaine, qui devait être si bien remplie, a débuté par la rentrée au théâtre des Variétés de la très séduisante et spirituelle M^{lle} Judic. L'aimable actrice a reparu et le public l'a suivie, selon son immémoriale habitude. Depuis que le théâtre des Variétés l'a choisie pour son étoile, depuis qu'elle a adopté ce théâtre charmant pour le temple où on peut l'adorer, on ne peut plus séparer le théâtre de l'artiste, ni l'artiste de son théâtre favori. On ne comprendrait pas les Variétés sans Judic, ni Judic sans les Variétés. Aussi M. Bertrand, le directeur, apporte-t-il tous ses soins, toutes ses préoccupations, à maintenir cette heureuse combinaison, cette asso-

ciation salubre. Donc, saluons la réapparition de M^{lle} Judic dans un des plus amusants ouvrages du répertoire, ouvrage qu'elle n'a pas créé, mais qu'elle s'est victorieusement approprié, et qui compte déjà plus de cent représentations, *le Fiacre 117*.

Ajoutez-y une reprise inattendue et bien faite pour réjouir le cœur des vaudevillistes restés fidèles à l'école du passé, de ces ingénieux et peu prétentieux chefs-d'œuvre que nous avons tant applaudis, qui nous ont doucement réjouis, et que, pour notre part, nous avons le peu regrettable privilège de nous rappeler. Celui-ci remonte à l'année 1851, c'est-à-dire à trente-sept ans de notre ère. Nous l'avons vu, nous l'avons trouvé charmant, comme aujourd'hui. Nous y avons applaudi ce pauvre Gil Pères, qui n'est plus là, hélas ! René Luguët, qui heureusement s'y trouve toujours, et qui a renoncé (pourquoi ?) à jouer la comédie lui-même, pour remplir au Palais-Royal les fonctions de régisseur ; Irma Granier, mère de la diva Granier, qui doit être fière d'une si adorable fille ; et l'on aurait pu croire que ce vaudeville, après si longtemps, devait être à jamais oublié ; eh bien, il ne l'était pas, et cette reprise, ou plutôt cette première à ce théâtre, a été charmante. Judic y prêtant son concours, c'était un véritable rajeunissement. Voilà une nouvelle occasion pour revoir avec joie les souvenirs et les plaisirs du bon vieux temps, encore présents d'ailleurs à une foule de mémoires. Après le succès du théâtre des Variétés, nous en avons eu d'autres à constater, car, en définitive, si la semaine a été laborieuse, convenons qu'elle a été bonne.

A l'Opéra, le début de M^{lle} Augussol dans le gentil petit rôle du page Urbain des *Huguenots*, rôle de second, voire de troisième plan, qui n'est, après tout, qu'un des gracieux accessoires de la vaste et magnifique partition de Meyerbeer, un petit rôle qui a pourtant son importance, tout en n'exigeant de la part de l'artiste qui le joue qu'une jolie voix et... de jolies jambes, et qui, tout en ne présentant qu'un intérêt épisodique, permet à ce charmant travesti de nous faire admirer ses grâces juvéniles. M^{lle} Augussol a parfaitement et complètement réussi, réunissant les qualités exigées ; elle a même révélé une virtuosité que le public a fort appréciée, un joli organe servi par une méthode exercée ; elle a donc été reçue avec faveur, et, dès le premier acte (le plus important en somme), le petit page avait cause gagnée. Il est aujourd'hui de la maison et paraît appelé à rendre d'utiles services à l'Opéra.

Autre succès musical :

L'Opéra-Comique a repris *le Roi d'Ys*, le bel opéra de M. Lalo, dont la fortune, interrompue par la clôture annuelle, était loin d'être épuisée, et qui a retrouvé le grand effet des premiers jours.

Un intérêt nouveau s'ajoutait à cette heureuse reprise : un jeune ténor, un premier prix des récents concours, M. Salésa, débutait dans le rôle laissé vacant par la retraite de M. Talazac. Talazac y a laissé des souvenirs et le chantait à merveille ; pas de discussion là-dessus, mais il faut bien reconnaître que Talazac n'est pas précisément l'idéal de l'amoureux d'opéra-comique. Salésa paraît mieux fait pour réaliser le type que le spectateur se figure. Il a la jeunesse, la grâce, une voix fraîche et charmante, il chante avec beaucoup de goût et d'expression. Il a brillamment réussi, et nous croyons qu'en se décidant, sur le conseil de ses amis, à opter pour l'Opéra-Comique, sollicité qu'il était par l'Opéra, il a sagement et intelligemment agi. Il n'aurait eu à l'Opéra que des Raimbaud, des Léopold et autres romances à chanter ; l'Opéra-Comique lui fera la part plus large, et il évitera le sort funeste de ce pauvre Colin, mort à la peine pour avoir voulu imiter la grenouille de la fable. C'est là un de nos plus tristes souvenirs. La voix d'or de Colin sombra dans cette funeste aventure, et l'on n'a pas manqué cette fois de la citer à

Salésa comme un exemple à ne pas suivre. Salésa a profité de la leçon.

Au Gymnase, *les Femmes nerveuses* ont eu beaucoup de succès. C'est un « vaudeville très amusant et très spirituel, que les femmes « nerveuses » du Gymnase jouent dans la perfection. La belle M^{lle} Magnier y joue le rôle d'une modiste dont les chapeaux variés ont produit beaucoup d'effet, à ce point de faire tort à l'esprit des auteurs ; mais en somme personne n'a à se plaindre. La pièce est gaie, et le titre ouvre des perspectives aux imaginations. Oh ! les femmes « nerveuses », les « névropathes », comme on dit aujourd'hui, quel sujet fécond ! et quels sujets à étudier ! Les auteurs en ont choisi quatre, et il faut les voir.

Mais nous avons hâte d'annoncer que le Théâtre-Français vient enfin de s'approprier la belle et célèbre comédie de George Sand, celle qui fit sensation en l'année 1849, époque où pourtant on avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper d'une comédie ; elle fut reçue comme le précurseur d'un théâtre nouveau, qui unirait au charme d'un grand style la simplicité des moyens, l'intérêt et la poésie des mœurs villageoises, comme l'an dernier *Cléopâtre*. M. Claretie nous rend *François le Champi*, avec cette interprétation de premier ordre dont M^{lle} Baretta, M^{lle} Pierson, M^{lle} Lainé, M^{lle} Montaland ont fait dignement les honneurs pour la partie féminine.

Quant aux rôles d'hommes, ils sont tenus par M. Cocheris, le débutant choisi par M. Claretie pour représenter le Jean-Jacques rustique de George Sand ; par Féraudy, qui, dans le rôle de Jean Bonin, s'est, comme on dit, taillé un succès énorme. Le débutant a beaucoup plu.

Mais, comme vous voyez, nous voilà bien loin de *Casimir*, ce premier essai du grand écrivain qui, en 1840, tomba si malheureusement à ce même Théâtre-Français, et fut regardé comme la preuve que jamais George Sand ne réussirait au théâtre, que cet art de l'auteur dramatique était incompatible avec son génie, appréciation singulière à laquelle l'auteur devait répondre par le *Mariage de Victorine*, le *Marquis de Villemor* et *François le Champi*.

Quoi encore ? Reprise aux Menus-Plaisirs de *l'Œil crevé*, ce monument d'extravagance et de déraison du « compositeur toqué » que l'on a applaudi comme aux premiers jours, probablement en vertu de ce principe d'Horace : *Dulce est desipere in loco*. Mais, diantre, dans *l'Œil crevé*, le principe est très outré, et la douce philosophie du poète est poussée jusqu'aux dernières limites de la démence. Mais cela n'effraye personne.

A la Gaîté, reprise du *Dragon de la reine*... Ah ! ma foi, nous arrêtons là cette trop longue chronique.

DAMON.

LE CHEMIN DE FER TRANSCASPIEN

Après avoir donné une idée générale du nouveau chemin de fer transcaspien, nous publions, cette semaine, quelques vignettes destinées à mettre sous les yeux de nos lecteurs les points les plus importants de cette fameuse ligne. D'abord les stations de Kodsch, au milieu de l'oasis d'Akhal-Téké, et de Géok-Tépé, la place forte que Skobelev enleva si brillamment, le dernier rempart de l'indépendance des Turcomans. La première ville considérable est ensuite Askhabad, la capitale du Turkestan russe. On y trouve, choses rares au centre de l'Asie, un buffet et une salle d'attente. La ligne passe ensuite à Merv, dont la prise de possession par les Russes a failli amener la guerre avec l'Angleterre. Après Merv se trouve le grand pont sur l'Amou-Daria, dont nous avons parlé la semaine dernière. Son inauguration a donné lieu à de grandes fêtes. Enfin, nous publions également une vignette représentant l'habitation roulante et à vapeur dans laquelle le général Annenkof a vécu pendant toute la durée des travaux, et où se trouvaient réunis tous les éléments du confortable et du luxe européens.

LIBRARY
Série
no 49
1888

L'Univers illustré

JOURNAL HEBDOMADAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Vente au numéro et Abonnements :

Rue Auber, n° 3, place de l'Opéra
40 centimes le numéro.

N° 1750

31^e Année. — 6 Octobre 1888.

LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE..... Un an 22 fr. » Six mois 11 fr. 50 Trois mois 6 fr. »

UNION POSTALE.. — 23 fr. » — 12 fr. » — 6 fr. 50

COLONIES ET PAYS D'OUTRE-MER, le port en sus suivant les tarifs.



VEXAINCOURT. — INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DU GARDE-FORESTIER BRIGNON. — Voir page 630.

(Dessin de M. Guilliod, d'après le croquis de M. Kahn, notre correspondant.)

lesquels les Turcomans essayèrent en vain d'arrêter la marche des Russes.

Nous publions également une vue de Dushak, la dernière station au sud de la ligne; il y aura là un embranchement qui pénétrera en Afghanistan. A peu près à égale distance de Merv et de Askhabad, un autre embranchement se détachera probablement dans la direction de Hérat. De là, sans trop de difficulté, le chemin de fer pourrait s'étendre jusqu'aux Indes anglaises.

LE DUC D'ORLÉANS AUX INDES

(Suite.)

Le Duc d'Orléans est du reste un très habile tireur. La précision de son tir est très grande et la rapidité de son second coup tout à fait remarquable. Dans les jours qu'il a passés en France, au château d'Eu, entre deux exits, il s'amusait à tirer des renards à balle au passage des lignes de la forêt. Aussi MM. Chalet, Fauriat, Didiel-Drevet et Faure, délégués par leurs camarades du conservatoire de l'arme fine de Saint-Étienne peuvent être tranquilles. L'œuvre d'art merveilleuse qu'ils ont portée en Angleterre pour l'offrir au Duc d'Orléans et qu'on peut momentanément admirer à la vitrine de Boudet, sur le boulevard, à Paris, sera entre bonnes mains.

A la chasse au tigre, c'est la première balle qui compte, comme à la chasse au sanglier à la lance, c'est le premier coup de lance.

Cette manière de compter peut ressembler davantage à une multiplication qu'à une addition parce qu'il arrive parfois au retour de l'expédition que chacun de ceux qui y ont pris part s'attribue l'honneur d'avoir tué le tigre alors qu'il n'a fait que lui envoyer une seconde balle ou l'achever. A les entendre séparément, on croirait qu'il en a été tué plusieurs, alors que c'est toujours le même.

Il en était ainsi, du moins on racontait qu'il en était ainsi, dans ma jeunesse, au collège, à propos des carreaux cassés. Un seul, le même, disait-on, était payé par tout le monde; de telle sorte qu'en consultant la note de chaque élève, on aurait pu croire que tous les carreaux de l'établissement avaient été mis en pièces. Mais les huit tigres du Duc d'Orléans lui sont bien acquis, les vingt et une peaux rapportées de l'expédition prouvent suffisamment que sur les vingt et un tigres déclarés, aucun n'est imaginaire, et celui que le colonel de Parseval a tué raide d'une balle entre les deux yeux, le 30 mars, est certainement un des plus gros qu'on puisse voir.

Il y en eut un qui faillit un jour intervertir les rôles et prendre le meilleur, comme disent les journaux de sport, ce qui, en français ordinaire, signifie avoir l'avantage.

Le Duc d'Orléans raconte l'affaire dans une lettre dont l'allure enjouée fait bien voir qu'elle a été écrite par un Français, jeune et d'humeur gauloise, insouciant du danger, qui s'y plait, le brave, et cependant sait s'en tirer à son honneur.

« J'ai eu la chance d'avoir la visite de madame la tigresse qui est venue voir mes fusils dans mon aoudah. Nous entourions un buisson où personne ne voulait entrer, parce que le tigre rugissait. Alors je me suis avancé et après quinze pas j'entends : « Miaou ! » et pouf ! une grosse masse s'abat sur le côté droit de mon aoudah en me projetant sur le côté gauche. Je me retourne un peu saisi, je vois la grosse patte de la bête qui arrache la moitié de ma maison aérienne et fait emporter mon éléphant. Pan ! pan ! de mon premier fusil, et je prends mon second, mon vieux seize, chargé avec des balles explosibles ; mais un coup de patte arrive, je ne sais comment ; mon fusil se trouve en deux morceaux, chacun d'un côté de mon aoudah, et moi je suis jeté *bottom* par-dessus tête (pardon de l'expression !) derrière l'aoudah, où je me pends par les mains pour ne pas être ramassé par le tigre. Après deux cents mètres d'une course effrénée, je suis au milieu d'un bois inextricable ; mon éléphant est arrêté, mes

affaires se retrouvent une par une, et je me tords de rire en voyant ma position et mon aoudah en morceaux. »

Cet aoudah vient d'arriver à Sheen-House. Il est fait d'un châssis en bois léger, peint en gris et supportant une garniture en rotin comme celle des chaises. Les montants de bois supérieurs sont garnis dans leur longueur d'une barre de fer ronde assez résistante ; l'assaut du tigre y a causé de graves dégâts. La paroi en rotin est déchirée dans toute la partie antérieure de droite, le tablier qui formait la clôture en avant est arraché, et le râtelier sur lequel les canons de fusil devaient s'appuyer pour être à la portée du tireur pend à terre ; la barre de fer, de deux centimètres de diamètre, est complètement forcée et presque arrachée. Sur le cuir qui recouvrait le bord extérieur droit, on voit des traces de griffes. L'attaque a dû être des plus violentes. L'animal avait assailli l'éléphant sur la droite, et les coups que la barre de fer et le canon du 16 ont reçus et amortis ont dû passer bien près du Prince, puisque l'aoudah au milieu duquel il se tenait n'a pas un mètre de largeur.

Ce tigre-là, qui du reste a été achevé par le directeur de l'expédition, M. Williams, n'est pas à blâmer ; au contraire, c'est ce qu'on appelle un bon tigre, comme dans une course de taureaux un bon taureau est celui qui se bat le mieux, et si tous les tigres de l'Inde voulaient montrer les dents et jouer des griffes avec la même fureur agressive, il n'y aurait pas de plus beau sport au monde.

Mais l'éléphant qui a fui, qui s'est emballé est tout à fait reprehensible.

Car les bons éléphants, ceux qui se conduisent bien, doivent être inébranlables comme le roc et insensibles comme lui.

Ils ne sont pas ce qu'ils nous paraissent dans les ménageries : tous les mêmes.

Ils diffèrent les uns des autres tout au moins autant que les chevaux. Les uns sont doux, les autres vicieux ; il y en a d'agréables à monter, ou du moins il y en a sur lesquels on est moins mal que sur les autres ; leur allure est régulière et à peu près douce, tandis que celle des autres vous secoue à vous briser.

Il y en a qui sont nerveux, surtout à la suite d'une rencontre un peu chaude ; et, pendant qu'on prépare le tigre tué pour l'emporter, il est bon de se tenir à distance, pour éviter les coups de pied qu'ils lancent, comme un cheval nerveux qu'on bouchonne après la course.

D'autres sont peureux et perdent la tête.

Un éléphant capable de porter agréablement un aoudah n'est pas facile à trouver et peut se vendre douze mille francs, tandis que pour deux cent cinquante francs on achète de petits éléphants qui peuvent servir à rabattre le gibier et porter les bagages. Il y a la même différence qu'entre un bon cheval de chasse capable de porter sûrement un cavalier à travers un grand pays d'obstacles et un bidet qui n'est bon qu'à aller au marché avec une carriole porter des choux.

Les éléphants femelles valent mieux que les mâles en général, parce qu'elles ont un caractère plus régulier et sont plus faciles à mener.

Cependant, dans le feu de l'action, sous les griffes du tigre, les mâles souvent se montrent plus braves ; aussi un grand mâle absolument docile pourrait se payer un prix énorme.

C'est un moment palpitant celui où l'on voit un tigre sauter à quinze pieds en l'air pour regarder par-dessus les grandes herbes ce qui le menace, et puis d'un second bond tomber sur la tête d'un éléphant enfonçant ses griffes dans sa trompe et le mordant à belles dents de toutes ses forces en cherchant à le faire tomber.

Dans ces attaques, les jambes du mahout, pendantes de chaque côté de la tête, seraient en grand danger sans les immenses oreilles derrière lesquelles elles sont à l'abri et en sûreté.

Tant qu'on est à la recherche des tigres, il est de règle de ne jamais tirer un coup de fusil sur un autre

gibier, et cela se comprend : au bruit de la détonation, le tigre pourrait se dérober, et le sport de la journée serait perdu. Mais le soir, au retour, on se dédommage, et ce sont des feux de peloton sur tout ce qui passe à portée : perdrix, lièvres, paons ou bécassines, antilopes ou chacals.

« J'ai tiré quelque chose croyant tirer un chacal, écrit le Duc d'Orléans. C'était un petit singe, je l'ai fourré dans mon aoudah ; il ne se porte pas trop mal, quoique un peu chatouillé par le plomb ; je tâcherai de le rapporter. »

Et dans un autre :

« Je chassais donc le crocodile en bateau, et, après en avoir tué un, je remontais le long de la berge, remorqué par les coolies. J'allumais une pipe et j'étais absorbé par l'attention donnée à mon allumette, quand tout à coup ma pipe part et vole dans la rivière, en me laissant seulement un morceau d'ambre dans le bec.

« Mon chapeau est tombé ; je vois trente-six chandelles. Enfin, je me retourne, et j'aperçois Léon et M. Williams riant aux éclats, et une énorme espèce de carpe de six livres, qui saute à mes pieds. Elle avait été surprise par le bateau, et s'était élancée pour l'éviter ; mais rencontrant ma figure qui l'avait gênée, elle était tombée au fond. Je l'ai mangée à dîner. »

Dans cette expédition, le Prince Henri a tué cinq tigres, des sangliers, des cerfs, et, à coups de revolver, plusieurs chacals.

Il n'en était pas à son coup d'essai.

Arrivé avant son cousin dans l'Inde, il avait, avec MM. de Morès et de Boissy, organisé dans le Sakarabad une chasse dans laquelle ils avaient d'abord essayé de tirer des tigres la nuit, à l'affût sur un arbre, auprès duquel ils avaient préalablement attaché une vache.

Cela réussissait très bien, c'est-à-dire que la vache était immédiatement tuée par le tigre ; quant au tigre, on l'entendait rugir et tuer la vache ; mais comme dans l'obscurité on ne pouvait pas le voir, on tirait au jugé et on le manquait.

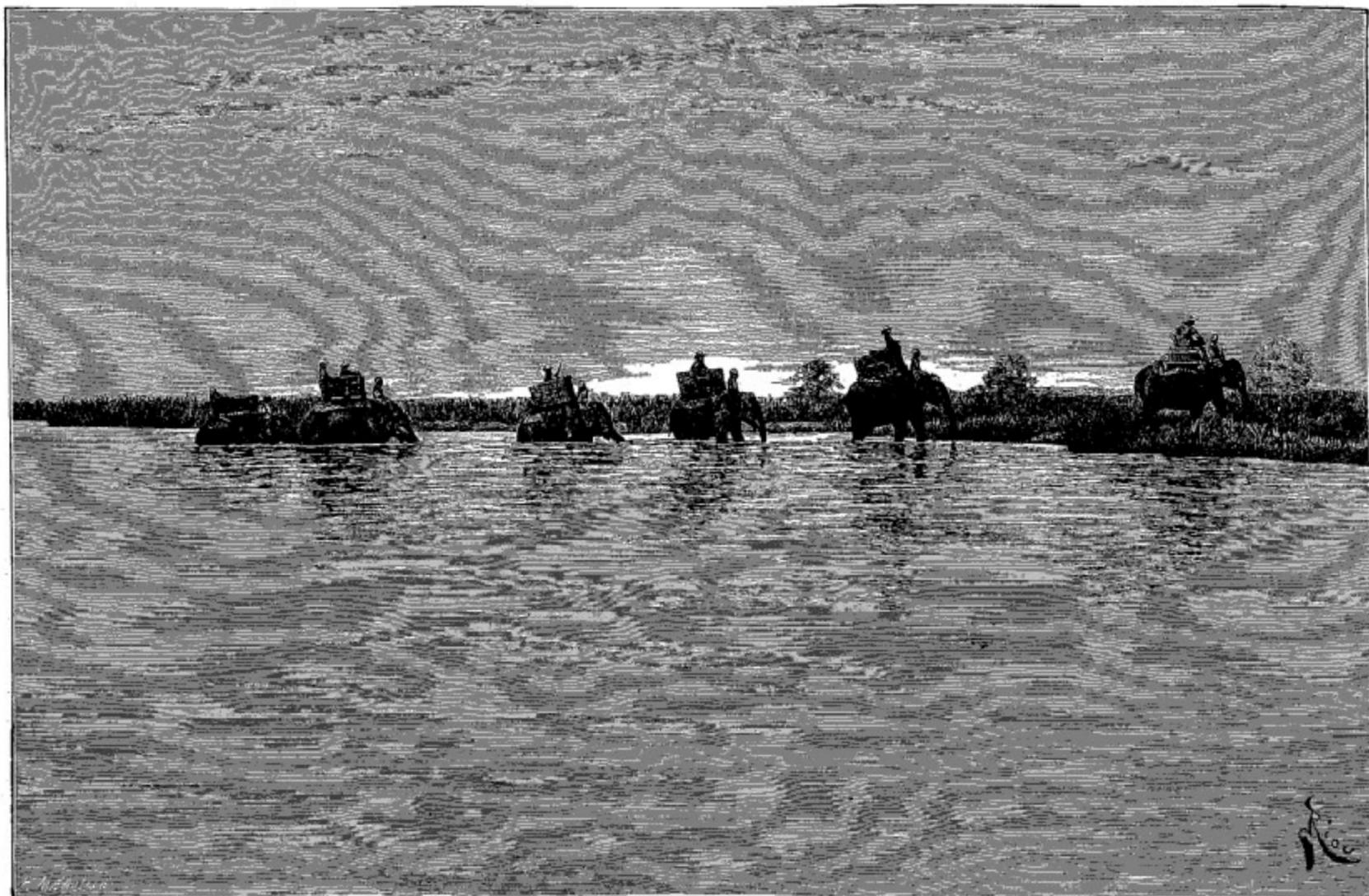
Alors, le Prince Henri et ses deux compagnons se décidèrent à traquer les tigres à pied dans les fourrés. C'était dangereux pour commencer, mais ce fut bien plus dangereux encore lorsqu'un tigre eut été blessé par le Prince Henri. En effet, le tigre comme l'ours blanc, comme tous les animaux, ne demande pas mieux que d'éviter la rencontre de l'homme ; mais, blessé, il cherche à se venger, et dans les hautes herbes où l'on ne le voit pas, il vous voit, lui, épie tous vos mouvements, peut vous contourner sans le moindre bruit et vous sauter sur le dos à l'improviste. Or, celui qui est touché par la griffe du tigre, même dans les dernières convulsions de son agonie, est presque toujours un homme mort.

Mais les intrépides traqueurs furent assez heureux pour retrouver et achever celui-là sans accident. C'était une tigresse ; elle avait deux mètres quatre-vingts centimètres, mesurée, selon la coutume, du bout du museau à l'extrémité de la queue.

C'était pour cette expédition que le Prince Henri avait loué un grand bateau, dans lequel, avec une vingtaine de roupies, du drap noir, quelques planches et un tonneau, il avait organisé une chambre noire dans laquelle il a pu faire et développer ses photographies.

« Elles ont, écrit le Prince, le mérite d'avoir été entièrement faites par moi. »

Elles ont aussi celui de fournir des documents pris sur nature et choisis avec un sentiment très artistique. Celle où nous voyons le Duc d'Orléans et son premier tigre nous montre que l'adolescent qui a quitté le château d'Eu, aux cris mille fois répétés de « Au revoir ! », est aujourd'hui un homme fait, élancé et d'élégante allure. Dans la jungle qui l'entoure et dans laquelle il paraît si difficile de pénétrer, le tigre devait se sentir chez lui, et l'audace de ceux qui sont venus l'y chercher a dû bien le surprendre.



Passage d'un gué.



Le Duc d'Orléans dans les jungles.

LE DUC D'ORLÉANS AUX INDES. — (II.) — (Dessins de M. Riou, d'après les photographies exécutées d'après nature par le Prince Henri d'Orléans.) — Voir page 631.

Quant à ces éléphants en file indienne, au passage de la rivière, ils forment une scène trop simple pour avoir été arrangée, et l'on sent que la photographie n'a fait que la saisir!

Dans l'album du Prince Henri, il y a un éléphant isolé qu'il a photographié couché, et qui regarde du côté de l'opérateur avec un œil en coulisse qui semble témoigner que, lui, commence à se douter du coup.

Je n'ai pas lu les pages que le fils du Duc de Chartres a écrites chaque jour, et qui, publiées avec les photographies, seront un récit complet de son voyage aux Indes; mais on m'assure qu'elles sont dans un style plein d'humour, un esprit critique très personnel et appelées à un très grand succès.

Au milieu de ces journées de dix heures dans un aoudah qui se balance au soleil à sa manière, il faut une grande dose d'énergie pour ne pas se laisser aller à remettre au lendemain pour photographier les scènes qui se déroulent devant vos yeux. Après ces battues, qui n'amènent pas toujours un résultat, et où les minutes de l'attente ont parfois paru bien lentes, il faut de la persévérance et de la ténacité pour mettre à jour le récit des événements qui ont exercé à la patience, endurci à la fatigue, exercé le courage et mis le sang-froid à l'épreuve.

C'est parce que sa patrie lui a refusé les moyens de s'exercer à toutes ces vertus militaires que le Duc d'Orléans est allé les pratiquer là-bas, pour se préparer quand même à pouvoir un jour la défendre.

DONATIEN LEVESQUE.

UN TOUR DE FRANCE EN VÉLOCIPÈDE

Depuis quelques années, le goût du vélocipède s'est considérablement développé en France. On a amélioré l'ancien bicycle au point de vue de la solidité et de la légèreté; on a répandu l'usage du tricycle, et enfin on a inventé un appareil intermédiaire, la bicyclette, qui se compose de deux roues moyennes d'égale grandeur et auxquelles on peut imprimer une très grande vitesse. Paris actuellement est sillonné par ces nouveaux locomoteurs, qui se glissent rapidement et silencieusement entre les voitures.

Mais l'emploi le plus pratique et le plus agréable de ces vélocipèdes est assurément celui qu'on en fait dans ces voyages. On peut en effet, grâce à eux, entreprendre, sans fatigue, de vraies pérégrinations: certains touristes, ennemis de la routine, n'ont pas craint de faire ainsi leur tour de France, et quelle manière intelligente de voyager, et combien préférable aux kaléidoscopes entrevus à travers la portière de wagons de chemins de fer! On se laisse guider par son goût, jouissant des sites les plus pittoresques, s'arrêtant au gré de sa fantaisie, en un mot profitant avec usure de ces deux grands biens inappréciables: le grand air et la liberté.

A COME

Des pluies diluviennes, qui semblent avoir sévi sur toute l'Europe, ont fait déborder le lac de Côme. Les ruisseaux ont été changés en torrents, et les quartiers qui bordent ce lac sont entièrement envahis par les eaux. Cette inondation, qui n'a pas eu de résultats dangereux, a été, au contraire, fertile en incidents humoristiques. C'est ainsi qu'on a vu pendant toute une journée un brave bourgeois en traire de s'efforcer de repêcher son chapeau dans un des carrefours jadis les plus fréquentés de la ville. Un autre, d'un naturel entreprenant, s'est empressé de fréter un canot, avec lequel il procède à son profit au sauvetage des objets perdus par ses compatriotes. Les rues sont sillonnées par des embarcations de toute sorte, depuis le radeau formé de deux caisses reliées par une planche, jusqu'à l'élégant steamer. Enfin l'événement est partout accepté avec philosophie, voire avec gaieté. La dernière inondation du lac avait eu lieu il y a vingt ans, mais elle n'avait pas été si violente que cette année.

LE MARIAGE DU DUC D'AOSTE

C'est le 14 septembre qu'ont été célébrés, à Turin, les fêtes du mariage du duc d'Aoste, frère du roi d'Italie, avec sa nièce, la princesse Lœtitia, fille du prince Napoléon.

La ville présentait l'aspect le plus animé, et le temps était superbe.

Les cérémonies civiles et religieuses du mariage du prince Amédée avec la princesse Lœtitia ont commencé à dix heures. La première a eu lieu dans la grande salle de bal du Palais Royal; la seconde dans la chapelle royale.

Dans la cérémonie du mariage civil, les deux époux et les princes ont pris place sur dix-huit fauteuils dorés.

C'est M. Crispi qui remplissait les fonctions de notaire et M. Farini celles d'officier de l'état civil.

Les témoins du prince Amédée étaient MM. Della Rocca et Menabre, qui portaient le collier de l'Annonciade.

Les témoins de la princesse étaient les princes Louis Bonaparte et Charles Bonaparte.

Assistaient à cette cérémonie: les dames de la cour, les chevaliers de l'Annonciade, les présidents des deux Chambres, tous les ministres, les grands-officiers de l'État, les autorités supérieures, administratives, judiciaires, militaires et provinciales et le syndic de la junta municipale.

Le mariage religieux a été célébré par le cardinal-archevêque de Turin, assisté de l'évêque d'Aoste, ancien précepteur du prince Amédée, et de l'évêque de Mondovi.

Tous les personnages cités ci-dessus assistaient à cette cérémonie, qui a eu lieu dans la chapelle annexée au palais royal.

Le cardinal a prononcé une allocution. Après le mariage, les deux époux se sont rendus au palais du duc d'Aoste, où ils ont reçu le syndic de la junta de Turin.

Vers une heure, les nouveaux époux sont sortis du palais royal en voiture couverte. Les souverains et les princes assistaient à leur départ, des fenêtres du palais.

Le duc et la duchesse d'Aoste se sont rendus à leur palais, au milieu d'une double haie de population qui les saluait des cris enthousiastes de: « Vive Amédée! Vive Lœtitia! Vive Savoie! »

Arrivés à leur palais, ils ont reçu le syndic, qui leur a présenté ses félicitations.

Au dehors, une foule immense acclamait le duc et la duchesse, qui se sont montrés au balcon.

Six cents personnes en costume du temps de Victor-Amédée II formaient le grand cortège nuptial à la fête des Fleurs. Il y avait cent vingt gentilshommes à cheval, divisés en quatre troupes, l'une en costume bleu, l'autre en rouge, la troisième en blanc et la quatrième en vert, ayant chacune un porte-bannière et des trompettes. Chaque troupe précédait une voiture de la cour.

Dans la première voiture sont les nouveaux époux, accompagnés des trois fils du duc d'Aoste, vêtus en maréchaux de Savoie.

Viennent ensuite les pages et des troupes de gardes et d'hommes d'armes à cheval et des corps de musique à pied et à cheval.

Le cortège s'est formé à quatre heures au Jardin Royal et a traversé la place Royale, la place du Château; il a longé la rue du Pô jusqu'à la place Victor-Emmanuel, où il y a une grande estrade entourée de fleurs, sur laquelle ont pris place le roi et la reine, les princes, leur suite et les hauts fonctionnaires.

Le cortège est parti du palais à cinq heures. La file des voitures s'avancait en tête. Dans la première se trouvait le roi Humbert et le roi du Portugal; dans la seconde, la reine Marguerite, la princesse Lœtitia, le prince Amédée et le prince de Naples. Une foule immense, serrée, rendait la marche extrêmement difficile et obligeait à de fréquents arrêts. L'enthousiasme était indescriptible. La rue du Pô offrait le plus imposant des spectacles. Lorsque les voitures arrivèrent sur la place Victor-Emmanuel, des acclamations frénétiques les accueillirent, en même temps que seize musiques jouaient la Marche royale.

Arrivés devant l'estrade préparée pour la cour, le roi Humbert et don Luis sont reçus par les autorités et attendent, en haut des marches, le reste du cortège. Quand arrive la voiture qui amène la reine et les époux, les deux rois descendent au-devant d'eux et tous remontent s'asseoir suivis des princes, des ministres, des hauts dignitaires de la cour, tandis que les autres fonctionnaires et officiers restent debout dans l'étroit espace que la foule a laissé libre au pied de l'estrade.

Le concert a duré jusqu'à six heures au milieu de continus applaudissements.

Le cortège royal a dû retourner au palais aussi lentement qu'il était venu place Victor-Emmanuel.

Aucun accident n'a troublé la fête.

COURRIER DU PALAIS

Le testament d'un mauvais homme. — Le meurtre de l'impasse Montfermeil. — La modestie d'Allmayr. — Les beaux projets évanouis. — Le Courrier français en appel. — Mme Ugalde et la chicane. — Volours peu intéressants. — Une boulangère têtue. — Le testament introuvable.

Le tribunal civil de Seine-et-Marne est en ce moment saisi d'une bien étrange affaire. Il a à juger un procès soulevé par les héritiers d'un singulier original, qui, avant de mourir, soit par vindication, soit pour tout autre motif, avait jugé bon de léguer sa fortune à l'empereur d'Allemagne, Frédéric III.

Ce « patriote » s'appelait Pierre-Auguste Bareiller. Dans sa jeunesse, il avait fait son droit, s'était fait recevoir avocat, avait étudié la peinture dans l'atelier de Couture, et était devenu le chicanier le plus indécrottable que l'on ait jamais pu rêver. Son bonheur, c'était la procédure. Il était en horreur à tout le monde. Si bien que, quoiqu'il fût en possession d'une assez grande fortune, il n'avait jamais pu trouver dans son pays une femme qui voulût l'épouser. S'il cultivait les arts, c'était en amateur et uniquement pour son plaisir personnel. Le domaine de ce très peu sympathique original était situé à Boissise-le-Roy, près de Melun, dont toute la population l'exécrait, domaine assez étendu, comprenant cent quatre-vingts hectares, dépendant d'un fort petit château. Son coffre-fort était bien garni. Le château, richement meublé, renfermait des curiosités de toute sorte. A le voir, avec ses cheveux blancs et sa longue barbe blanche, ayant été joli garçon, il avait l'air tout à fait respectable. Il aurait pu vivre heureux et honoré, mais il avait au cœur un ver rongeur. Il n'avait pu se consoler d'être dédaigné par les familles riches auxquelles il s'était adressé et qui l'avaient repoussé. Fils d'un jardinier auquel le château avait été légué, la bassesse de son origine lui avait été un obstacle, et on ne lui pardonnait pas d'avoir pris pour maîtresse une paysanne qu'il épousa plus tard et dont il eut deux enfants.

J'avoue que c'était là une action honorable et qui, au lieu de le faire repousser par l'aristocratie du pays, aurait dû lui concilier la sympathie et l'estime.

Jusqu'à-là, on ne dit de lui que du bien. Il se montra serviable et dévoué à tous ceux qui l'entouraient. Mais il ne devait pas ressembler longtemps à ce type vénérable.

Du jour où M. Bareiller fils reconnut qu'il lui serait impossible de trouver femme, il adopta un genre de vie étrange: il s'enferma dans son domaine, laissa croître sa barbe et ses cheveux, et commença contre tous les habitants du pays une guerre sans merci; guerre de chicane, de procès, d'assignations, de saisie, qui ne prit fin qu'à sa mort.

Aussi était-il universellement et cordialement détesté: le jour de son enterrement, personne ne suivit son convoi; le fossoyeur dut requérir un aide pour descendre la bière dans la fosse, et quelques habitants du village pavoisèrent leurs maisons.

Il devint donc le méchant homme que nous avons dit, l'odieux misanthrope qui, sous prétexte qu'il avait pris en haine l'humanité, prenait plaisir à faire enrager ses voisins, n'épargnant personne; habile, retors, odieux.

Sa ténacité et son habileté le rendaient redoutable, et son imagination lui suggérait l'emploi de moyens inconnus avant lui; c'est ainsi qu'il s'était fait photographier, afin de relever de la façon la plus exacte les terrains dont il disputait la possession à ses adversaires.

Les habitants du pays l'exécraient à tel point qu'il ne trouvait plus personne pour cultiver ses terres; il était obligé de labourer et ensemercer lui-même, avec sa servante.

Enfin, lorsqu'il avait épuisé toutes les ressources de la chicane, il n'hésitait pas à saisir un bâton et à rosser ses contradicteurs: on l'a vu plus d'une fois mettre habit bas et se colleter avec des paysans.

Il poussa un jour l'audace jusqu'à briser d'un coup de revolver la mâchoire d'un paysan qui avait eu l'audace et poussé l'irrévérence jusqu'à lui réclamer douze francs cinquante. Pour ce fait il fut condamné à un mois de prison. Il espérait être gracié par le président de la République. Le 14 Juillet il attendait sa grâce. La grâce ne vint pas, ce qui redoubla sa fureur.

C'est alors qu'il rédigea son testament, testament de misanthrope, de haineux et de mauvais citoyen. Ce document ayant été ouvert, on y trouva l'étrange disposition qu'on va lire:

Bareiller léguait toute sa fortune immobilière au Kronprinz, devenu depuis Frédéric III, sous cette condition qu'un institut agronomique exclusivement réservé aux Allemands serait créé dans son domaine. Sur la porte devait être placée l'inscription: *Colonie Bareiller-Kronprinz.*